

Delilah

Mon patron était un connard de classe internationale. Les réunions obligatoires du lundi après-midi se résumaient à écouter Charles Ulysses Macy, troisième du nom, raconter trois heures sa dernière conquête aux membres de la branche « programmes sportifs », majoritairement des hommes. Je regardai par la fenêtre, l'œil vague, pensant à autre chose.

— Mademoiselle Maddox ? m'interpella depuis le bout de la table de conférences celui que j'avais surnommé monsieur Couilles.

C'était une table pour vingt personnes, mais on y avait installé trois rangées de chaises. Ce furent donc soixante paires d'yeux qui se tournèrent vers moi.

— Oui, monsieur Macy ?

— Vous avez quelque chose à dire ?

— Non, du tout, j'espérais me glisser discrètement dehors. Il y a un match ce soir, et je dois passer à l'habillage.

— Eh bien, allez-y. Ne laissez pas une chose sans importance comme une réunion d'équipe vous empêcher de jouer à la poupée.

Connard.

J'eus droit à quelques ricanements alors que je me diri-

geais vers la porte, mais cela ne m'atteignait pas vraiment. La plupart d'entre eux étaient jaloux. Ce soir, j'allais couvrir le match opposant les New York Steel aux Cowboys, en direct, pendant qu'eux regarderaient le match à la télé, une bière dans une main, et l'autre coincée dans l'élastique de leur pantalon de jogging.

Plus de trente journalistes avaient été auditionnés pour ce poste au sein du staff de commentateurs sportifs de World Media Broadcasting.

Mais c'était moi, pas eux, qui allais interviewer les joueurs, ce soir, après le match. On ne peut pas dire que ça m'ait rendue tellement populaire autour de la proverbiale machine à café. J'avais travaillé quatre-vingts heures par semaine depuis des années pour en arriver là, mais les hommes qui en travaillaient à peine trente ne manquaient pas d'attribuer mon succès à mon vagin magique. *Je les emmerde.*

Plutôt que de passer directement à l'habillage, je fis un détour par mon bureau.

Indie me suivit à l'intérieur. Elle balança ses chaussures en l'air d'un geste du pied avant de se poser sur l'accoudoir d'une chaise d'invités, les pieds sur le siège.

— J'ai pensé que ça pourrait t'être utile, dit-elle en pointant du doigt un savon de la marque Irish Spring posé sur mon bureau en bordel.

— Je sens mauvais ?

— C'est pour les vestiaires, après le match. Ça fait un moment que ça ne t'est pas arrivé. Je me suis dit que tu aurais bien besoin d'une petite levrette en mode oh-j'ai-fait-tomber-mon-savon.

— Tu es pire que monsieur Couilles, dis-je en rangeant mes dossiers de recherche dans ma sacoche en cuir.

Je connaissais toutes les statistiques par cœur, mais j'avais prévu de les repasser en revue dans le train.

— Pas de savon pour moi. J'ai encore un mois avant mon prochain lavage.

— Le lavage, c'est pour les gros côlons, pas pour les vagins.

— Ça fait cinq mois et ça m'a fait le plus grand bien.

Indie ricana.

— Oui, et à l'action Duracell aussi.

— Tu devrais essayer. Six mois sans rendez-vous, c'est un parfait détox.

— Je préfère m'en tenir à un détox aux jus de fruits, merci.

Indie ouvrit son sac et en sortit une bouteille de vernis à ongles rose fuchsia. Elle commença là, dans mon bureau, à se peindre les orteils, qui étaient déjà rose fuchsia.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

Elle s'arrêta et leva la tête, me regardant comme si j'étais débile.

— Je me vernis les doigts de pied. J'ai passé une première couche ce matin, mais avec cette couleur, il faut absolument une deuxième couche. Le vernis monocouche, c'est des conneries.

— Mais est-ce qu'il faut que tu fasses ça dans mon bureau ?

— Je ne peux pas faire ça dans le mien, je ne supporte pas l'odeur.

— Mais ça ne te dérange pas d'empuantir mon bureau à moi ?

— Tu n'aimes que les odeurs de merde, de toute façon. La bouffe, les bouquins... Tu crois que je ne t'ai pas vue

renifler la balle de tennis que tu as prise dans le lanceur quand on a joué ensemble il y a quelques semaines ?

— C'est différent. Je choisis de sentir ces choses.

Ce n'était vraiment pas le moment d'admettre que, deux jours plus tôt, j'avais commandé du vernis à ongles chez L'Oréal.

Pourquoi personne n'avait inventé le vernis à ongles parfumé plus tôt ?

Indie haussa les épaules en disant :

— Tu pars, de toute façon. Et puis tu vas interviewer des types ruisselants de transpiration à moitié nus. J'aurais dû faire du journalisme plutôt que du marketing.

— Mais tu es douée pour vendre n'importe quelle connerie à n'importe quel gogo.

— Tu as raison, je suis douée pour ça.

Elle soupira.

— Au fait, Easton revient aujourd'hui

— Oui, je sais, deux semaines plus tôt que prévu.

— Tu savais qu'il est surnommé Subway ?

— Personne ne l'appelle Subway dans la presse.

— Ah ! mais ce n'est pas son surnom dans la presse...

J'étais sceptique, mais je saisis la perche qu'elle m'avait tendue :

— Alors, qui l'appelle Subway ?

— Les femmes, dit Indie en levant les sourcils.

Son rouge à lèvres pétant était à peine plus pâle que ses cheveux couleur de feu. Son look marchait à merveille, mais il était difficile, quand on la voyait, de se concentrer sur autre chose que ses lèvres peintes d'un rouge puissant en contraste avec sa peau si blanche.

— Parce qu'il vient de Brooklyn et qu'il doit prendre le métro pour rendre visite à des femmes ?

— Non, mais c'était bien essayé.

— Alors, vas-y, éclaire ma lanterne.

Je mis mon sac sur mon épaule.

— Il faut que je passe à l'habillage avant de partir.

— C'est plus drôle si je te laisse deviner.

Je quittai mon bureau et, suivie d'Indie qui marchait sur les talons pour éviter de faire baver son vernis, je me dirigeai vers l'ascenseur.

— Parce qu'il peut fonctionner toute la journée ?

— Non, mais je parie que c'est le cas. Tu as vu la danse qu'il a faite après son dernier *touchdown* ? Il remue son bassin comme un strip-teaseur professionnel.

L'ascenseur arriva, et Indie m'accompagna à l'intérieur. J'appuyai sur le deux pour me rendre à l'habillage.

— Parce qu'il entasse les filles comme dans le métro aux heures de pointe ?

— Bah, celle-là est dégueulasse.

— Bon, à moins que tu aies l'intention de me suivre à l'habillage, puis au stade, je crois que ce jeu va bientôt prendre fin.

L'ascenseur s'arrêta trois étages plus bas. Indie me laissa sortir, puis, retenant la porte qui allait se refermer, elle me lança :

— Tu ne cherchais pas dans la bonne direction ! Il n'était pas question du métro, mais des sandwiches. Tu sais, ceux qui font trente centimètres...

Je fis un signe de la tête sans même me retourner.

— Salut, Indie.

— Porte du rouge, c'est ta couleur. Et une ceinture corset. Quelque chose qui mette en avant ta taille fine et la courbe de tes hanches. Je suis certaine que le héros du dernier Super Bowl appréciera l'effort.

C'était la deuxième fois que je couvrais un match des New York Steel, mais la première fois que j'avais accès aux vestiaires. J'attendais dehors avec une douzaine de reporters et j'essayais de prendre un air aussi détaché que possible. La grande porte bleue était toute cabossée, sans doute victime récurrente des humeurs des joueurs. De nombreuses marques de victoires entouraient l'imposante porte. Et le signe de la victoire au précédent Super Bowl était fièrement collé en plein milieu, sous le logo de l'équipe.

Après quelques minutes, un agent de sécurité ouvrit la porte et nous invita à entrer. Certains reporters avaient leur badge à la main, d'autres, visiblement, n'avaient plus besoin de montrer patte blanche. L'agent, Henry selon ce qui était inscrit sur son badge, saluait ces derniers en les appelant par leur prénom. Plusieurs reporters lui demandèrent même comment allait sa fille. Apparemment Larissa s'était cassé le bras en jouant au basket. Ils semblaient former un groupe très uni.

J'étais impatiente d'entrer, mais pas vraiment pressée. La foule se dissipa lentement, jusqu'à ce que nous ne soyons plus que quatre dans le hall. Je pris une profonde inspiration et avançai d'un pas décidé vers la porte, tâchant de dissimuler mon angoisse. Je souris et dégainai mon badge en regardant le sien : Henry Inez.

— *Hi.*

— Salut ! répondit-il avec un geste de la tête.

— Vos initiales, c'est HI.

Et voilà comment j'essaie de cacher ma nervosité. Je fais des blagues à la con...

Il me regarda de bas en haut, puis il prit mon badge,

tapota sa poitrine en cherchant ses lunettes, puis soupira et éloigna un peu la carte pour pouvoir la lire.

— Vous avez un deuxième prénom, Delilah Maddox ?

— Anne.

Il sourit, narquois.

— Bonjour, ma Dam.

Cet échange idiot me calma un peu, et je repris mon souffle. Je n'avais pas réalisé que je le retenais depuis un moment.

Il me rendit mon badge.

— Vous êtes la fille de Tom, c'est ça ?

J'acquiesçai.

— Ça fait trente ans que je travaille ici. On n'en fait plus des comme lui. Un des plus grands athlètes à avoir jamais posé le pied dans ces vestiaires. Pas d'ego. Un vrai gentleman. Je suis vraiment désolé. Ça a été une perte pour le monde du sport.

— Merci.

Il pointa du doigt le vestiaire.

— Ces gamins ? Ils ont que ça, de l'ego. Ne vous laissez pas faire, OK, ma Dam ?

Je repris mon accréditation et lui fis un signe de la tête en souriant.

— Promis.

Ce qui me surprit en pénétrant ce sanctuaire du sport, ce fut la taille de l'endroit. J'avais vu suffisamment d'images de vestiaires pour savoir qu'il s'agissait de vastes pièces, mais, de l'intérieur, c'était encore plus frappant. De grandes armoires en ligne entouraient la pièce. Le centre était dégagé et on avait aménagé quelques zones dans lesquelles on pouvait s'asseoir. Chaque zone était composée de quatre sièges en cuir et d'une table basse en

verre. Tout était d'une propreté éclatante et parfaitement organisé. Des éclairages mettaient en valeur le nom des joueurs au-dessus de chaque vestiaire. Les joueurs étaient éparpillés dans la pièce, discutant avec les journalistes présents. L'ambiance était légère, enjouée, sans doute grâce au résultat final du match qui avait vu les Steel gagner 28 à 0. Personne ne sembla me remarquer, la seule et unique femme présente au milieu de la pièce. Ou alors, s'ils m'avaient repérée, ils se fichaient éperdument de ma présence. Mes épaules, tendues jusque-là, se relâchèrent un peu.

Je repérai soudain Nick, mon caméraman qui était déjà là depuis un moment, et je m'aperçus que le botteur des Steel n'était pas occupé. Je me dirigeai donc vers lui pour lui poser quelques questions. Il portait encore son équipement, mais il l'enleva à mesure que nous discutions. Ce fut une première interview plutôt facile qui m'aida à prendre confiance.

— Merci de nous avoir accordé quelques minutes, Aaron, dis-je alors que la caméra coupait.

— De rien, c'est un plaisir. Vous avez remplacé Frank Monnard, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet.

— Ce type était affreux. Content qu'il ait pris sa retraite. Il se trompait dans nos noms une fois sur deux alors qu'ils sont écrits juste au-dessus de nos têtes, dit-il en montrant du menton la grosse inscription au-dessus de son vestiaire. Et merci pour votre dernière question sur le fait que je coache l'équipe de foot de mon fils. Il sera super content d'entendre son nom à la télévision.

Je souris en me rappelant, quand j'étais petite fille, mon père mentionnant mon nom à la télévision. J'avais l'impression d'être une célébrité. Je n'y avais pas pensé avant, mais ces souvenirs d'enfance étaient sans doute l'origine principale de ma façon de terminer les interviews : en posant toujours une question personnelle. À regarder mon père à la télévision semaine après semaine, je m'étais vite lassée des discussions sur les statistiques. Mais le petit coin de voile levé sur la vie personnelle des joueurs avait toujours su captiver mon attention. Cela les humanisait, ils devenaient de vraies personnes et plus seulement des super champions.

Je jetai alors un coup d'œil circulaire à la pièce. Dans un coin de l'immense salle, une quantité effarante de reporters était amassée. La queue était tellement longue que je ne pouvais même pas apercevoir le joueur dont ils attendaient la parole. Mais je savais qui ils attendaient sans avoir même besoin de regarder le nom affiché au-dessus du vestiaire.

Brody Easton.

Où qu'il aille, les médias le suivaient, principalement parce qu'il était un showman arrogant qui donnait toujours quelque chose à raconter. Évidemment, son joli visage et son corps de rêve n'étaient pas pour rien dans son succès avec les femmes et les caméras.

J'allai à la rencontre d'autres joueurs, évitant ceux qui étaient à des stades avancés de nudité. Il y avait beaucoup de peau nue alentour, généralement des torsos et des fesses. Mes yeux s'attardèrent un instant sur le petit cul musclé de Darryl Smith – *Mon Dieu, en voilà un derrière musclé* –, mais je me repris rapidement. Il me

fallait me comporter en professionnelle, si je voulais que les joueurs me considèrent comme telle.

La foule entourant Easton commença enfin à se clairsemer. Je me frayai alors un chemin jusqu'à lui. Il portait une serviette autour des reins et rien d'autre. *Bon Dieu !* Peut-être que mon détox n'était pas une si bonne idée, après tout. C'était comme entrer dans un supermarché sans avoir mangé depuis des jours. Et comme j'avais un penchant marqué pour les athlètes, ce supermarché regorgeait de ma nourriture préférée. *Il faut que je me reprenne...*

Le cameraman alluma sa lumière, prêt à filmer, attirant mon attention sur les épaules titanesques de Brody, l'homme dont le visage apparaissait si souvent sur la couverture des journaux du lundi matin. Sa mâchoire était robuste et ciselée avec juste une petite ombre de barbe sur sa peau hâlée par le soleil. Je suivis la ligne incurvée de ses pommettes, passant un regard envieux sur ses lèvres charnues et son nez grec parfait avant de remonter vers les yeux les plus incroyables que j'aie jamais vus. *Mon Dieu, il est encore plus sexy en personne.*

Des yeux d'un vert pâle, taillés en amande, brillaient de mille feux sous des cils épais et voluptueux. J'étais captivée par ce regard, à ma propre surprise. Je secouai la tête, essayant désespérément de me déconnecter de cette vision magnétique, juste là, face à moi. Heureusement, Nick me ramena à la réalité :

— Easton s'est beaucoup exprimé sur le fait que les femmes ne devraient pas être autorisées dans les vestiaires. Ne compte pas sur lui pour être aussi cordial avec toi qu'il l'est avec les vieux de la vieille.

Nick filmait l'équipe depuis plus de dix ans ; il parlait d'expérience.

J'étais également au courant de la querelle qu'Easton avait eue avec Susan Metzinger, une journaliste d'une chaîne concurrente. Elle l'avait giflé en public pour avoir utilisé un vocabulaire ordurier dans les vestiaires, et l'incident avait fait la une des tabloïds pendant un mois. Il avait suggéré qu'elle n'avait rien à faire dans les vestiaires et qu'aucun des reporters mâles ne s'offusquait de sa façon de parler. Elle avait écrit une pleine page dans son journal, rapportant les propos qu'elle jugeait dégradants pour les femmes. Les citations étaient certes sorties de leur contexte, mais l'article était accompagné d'une demi-douzaine d'extraits vidéo le montrant les yeux rivés sur des fesses ou des décolletés. Et les choses s'étaient envenimées à partir de là. C'était arrivé un an plus tôt, mais je me préparais mentalement à l'attitude que ne manquerait pas d'avoir le fameux quarterback.

— Tu es prête ?

Nick remonta son sac sur son épaule et leva la caméra. Le journaliste devant moi termina son entretien et serra la main d'Easton.

Je ne le serai jamais plus...

— Oui, bien sûr.

Je m'avançai et tendis la main.

— Je suis Delilah Maddox de WMBC Sports News.

Un léger sourire s'afficha lentement sur le visage d'Easton. Il me surprit en se penchant et m'embrassant sur la joue.

— Ravi de faire votre connaissance.

Je ne savais pas s'il essayait de m'entraîner dans une dispute (s'attendant peut-être à ce que je m'en prenne à

lui pour m'avoir embrassée alors qu'il venait de serrer la main du précédent journaliste) ou s'il essayait simplement de me mettre mal à l'aise en m'envoyant sa virilité à la figure. Quoi qu'il en soit, je n'avais pas l'intention d'entrer dans son jeu. Je me raclai la gorge et me redressai malgré mes genoux flageolants.

— Je peux vous poser quelques questions ?

— Vous êtes là pourquoi, sinon ?

Je décidai d'ignorer ses sarcasmes. Il me souriait toujours. Mais son sourire était devenu narquois. Je me faisais l'effet d'un jouet avec lequel il s'apprêtait à s'amuser.

— Tu es prêt, Nick ?

Mon cameraman finit de régler l'éclairage, puis il leva la caméra et me fit un signe de la main pour me donner le feu vert.

— Bravo pour votre victoire aujourd'hui, Brody. Comment va votre genou après ce premier match de reprise ?

Voyant que Nick filmait en gros plan, je levai mon micro bien haut.

— Je me sens...

Négligemment, il défit le nœud de la serviette qui lui enserrait les reins. La serviette tomba à terre.

— Je me sens bien, très bien. Et vous ? C'est la première fois que vous entrez dans les vestiaires, n'est-ce pas ? Est-ce que ça vous plaît ?

Ses lèvres remontèrent encore un peu plus jusqu'à offrir un grand sourire sarcastique.

Avant que je puisse me reprendre, mes yeux s'arrêtèrent sur la moitié basse de son corps. *Eh merde...* Ça pendouillait au grand air. J'étais abasourdie de voir

jusqu'où ça pendouillait. *Subway*. Le surnom lui allait comme un gant. Il se passa probablement une minute avant que je ne réponde à sa question. *Une pleine minute de silence, en direct. Super.*

— Oui, euh... Les vestiaires sont, euh..., sympas.

J'avais l'air d'une cruche complète. En direct.

Le connard continua à me poser des questions.

— Elle est aussi grosse que ce que vous imaginiez ?

— Euh..., beaucoup plus grosse...

Son sourire s'élargit encore.

Merde.

Il fallait que je me remette sur les rails ou alors ma première interview dans les vestiaires allait devenir numéro un des bêtisiers. Les téléspectateurs ne pouvaient pas voir qu'il était totalement nu.

— Vous pensez que vous étiez à cent pour cent aujourd'hui ?

Il haussa les sourcils.

— Si vous parlez du match, oui, tout à fait. J'étais à cent pour cent, là-bas, sur le terrain. Il y a d'autres endroits où j'ai un gros potentiel de croissance, mais mon genou était à cent pour cent aujourd'hui.

Ses yeux vert pâle s'assombrirent, et je vis ses longs cils se baisser. Je suivis son regard et, tout d'un coup, je me retrouvai à scruter son paquet nu. *Encore une fois... Merde...* Je détournai les yeux, mais j'avais les joues en feu. Il fallait que je coupe court. J'allais bientôt ressembler à une pivoine en plein direct.

— Eh bien, bravo pour votre retour. Et mes félicitations pour la victoire d'aujourd'hui.

J'attendis que la lumière s'éteigne et que Nick baisse la

caméra. Puis je regardai Brody Easton et sa petite gueule d'abruti suffisant.

— Tu es un gros connard, tu sais ?

Ses yeux brillèrent.

— Je sais.

J'entendis derrière moi des rires gras et des mains qui tapaient. Je quittai alors les vestiaires comme une tempête.